Document generated on 04/16/2024 3:40 p.m.

Espace
Art actuel

Ressources humaines

Mélodie Boubel

Number 118, Winter 2018

URI: https://id.erudit.org/iderudit/87383ac

See table of contents

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)
1923-2551 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Boubel, M. (2018). Review of [Ressources humaines]. *Espace*, (118), 86–87.

Tous droits réservés © Le Centre de diffusion 3D, 2018

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Banderole transmise par le collectif « Nous sommes étudiant.e.s en art » de la Haute École des Arts du Rhin. 2016. ©DR.

Ressources humaines

Mélodie Boubel

49 NORD 6 EST – FRAC LORRAINE METZ
23 JUIN 2017 –
28 JANVIER 2018

En cette période estivale traditionnellement associée aux vacances, les Fonds Régionaux d'Art Contemporain du Grand Est entament un nouveau cycle sur « Le travail à l'œuvre ». Au Frac Lorraine, à Metz, l'exposition collective *Ressources humaines* propose une lecture résolument militante du sujet en abordant le travail dans sa dimension sociale et morale. Connue pour son engagement féministe, Virginie Jourdain entend ici interroger les normes et mettre « l'accent sur la question du travail invisible, peu valorisé, sous-payé et/ou non rémunéré[1] ». À travers la quinzaine d'œuvres choisies par la commissaire et artiste québécoise, ce sont les voix et les visages de travailleurs habituellement dans l'ombre, qui s'exposent dans un espace à la scénographie aussi sobre et minimale que peut l'être un espace de travail.

Dès le début du parcours, Catherine Lescarbeau nous introduit dans l'univers normé et souvent austère des bureaux et des halls d'accueil avec l'installation *Le département des plantes* (2016). Les plantes exotiques qu'elle relève, dans les espaces de différentes institutions, sont d'abord photographiées, puis exposées hors de leur écosystème initial, témoignant avec humour des modestes tentatives de l'homme pour égayer son environnement de travail. Dans la vidéo *The Trainee* (2008), l'artiste Pilvi Takala intègre réellement les bureaux d'une grande entreprise d'audit pour quelques semaines, infiltrée en tant que stagiaire. Sans un ordinateur ou même un dossier à consulter, les yeux dans le vague, elle occupe ses journées à penser, quand elle ne reste pas dans l'ascenseur des heures durant pour mieux réfléchir au rythme des allers-retours. Si elle amuse un temps ses voisins d'aire ouverte, son inactivité apparente finit par troubler, son attitude passive étant inappropriée sur un lieu de travail. Avec la complicité de son responsable de stage mis dans la confidence, elle rend compte de l'expérience à travers des scènes filmées en caméra cachée, qui sont entrecoupées par les courriels inquiets échangés entre les différents services à propos de cette stagiaire qui ne travaille pas. Sa désobéissance polie et les réactions qu'elle suscite au sein de l'entreprise dévoilent ainsi avec finesse une surveillance qui n'est plus uniquement le fait de la direction, mais s'étend désormais à l'ensemble des salariés.

L'artiste Mierle Ladermann Ukeles a, quant à elle, fait du travail et des tâches quotidiennes, comme le nettoyage, son principal domaine d'intervention. Avec la performance *Touch Sanitation*, elle met à profit son statut d'artiste pour œuvrer à la reconnaissance de travailleurs et d'actions d'ordinaire peu mises en avant. Pour cette action emblématique réalisée entre 1979 et 1980, l'artiste rencontre ainsi plus de 8500 éboueurs de la ville de New York et les remercie tour à tour pour le travail qu'ils accomplissent quotidiennement. À travers des plans et des photographies, l'artiste activiste a documenté ses déplacements et cartographié le ballet quotidien des camions à ordures, revalorisant ainsi l'action de ceux qui les conduisent. Dans la même salle, les toiles finement brodées de Ghada Amer montrent des femmes affairées à des tâches de maintenance, passant l'aspirateur, repassant ou nourrissant un enfant. Cantonnées à l'univers domestique, elles effectuent un travail gratuit et souvent déprécié : il ne s'agit pas là d'un vrai métier. En empruntant à l'imagerie des années 1950, l'artiste dénonce des stéréotypes genrés et une répartition des rôles encore loin d'être égalitaire. Cette question de la parité trouve un visage plus actuel avec *Décider entre hommes* (depuis 2015), une page Facebook à l'initiative de Marie-Ève Maillé dont le contenu est ici retranscrit sous la forme d'une vidéo. Les nombreuses photographies et coupures de presse qui y sont compilées témoignent de la surreprésentation de l'homme blanc au sein des sphères de décision et d'influence.

Les œuvres du parcours pointent ainsi les rapports de force et les discriminations qui sous-tendent le monde du travail et interrogent en creux les motivations qui se cachent derrière nos activités professionnelles : travaille-t-on pour avoir un statut social, pour utiliser ses compétences, pour se sentir utile ou simplement pour subvenir à ses besoins quotidiens ? Quelle valeur a alors un travail non rémunéré ? L'argument pécuniaire est particulièrement discuté dans *Double-vie* (2007) d'Olga Kisseleva. Ce diptyque vidéo met en regard les allers-retours de jeunes artistes entre leurs boulots alimentaires et leur pratique artistique qui ne leur permet pas, à elle seule, de vivre décemment. Sur deux volets projetés simultanément, on observe, entre autres, les activités d'un photographe employé dans un centre de tri ou encore le quotidien d'une femme et de son compagnon jonglant entre leurs activités d'artistes médiatiques et de graphistes, les demandes de bourses et de subventions et leurs obligations de jeunes parents. En voix hors champ, chacun commente ses conditions et sa façon de concilier des activités parallèles. Les témoignages convoquent bien souvent la question de l'intégration sociale des artistes : comment produire dans une société qui peine à reconnaître la valeur du travail artistique, souvent considéré comme une passion à défaut d'une véritable activité professionnelle ? Plus largement, est-ce la façon dont nous gagnons notre vie qui nous définit aux yeux du monde ?

Mierle Ukeles, *Touch Sanitation Performance*, 1979-1980. Collection 49 Nord 6 Est – Frac Lorraine. © R. Feldman Fine Arts, New York. Photo : Vincent Russo.

Alors que la question du salaire des artistes fait régulièrement l'objet d'un débat notamment au sein du mouvement W.A.G.E[2], ce problème de reconnaissance s'élargit encore au secteur des travailleurs culturels et est abordé, dans cette exposition, à travers un corpus d'œuvres s'intéressant au fonctionnement des centres d'art et à la place de ceux qui les font vivre. Avec *Les résolutions* (2013-2014), Anne-Marie Proulx exhume les archives de centres d'artistes autogérés canadiens. En isolant certaines phrases tirées de comptes rendus, elle révèle la poésie accidentelle de ces documents administratifs, mais aussi les difficultés liées au fonctionnement collectif des structures. Enfin, invité à intervenir par la commissaire, Joshua Schwebel s'intéresse, de son côté, au sort réservé aux employées du Frac Lorraine. Son œuvre prend la forme d'une lettre adressée à celle ou celui qui prendra la tête de l'institution messine, sans direction au moment de l'ouverture de l'exposition. Il y déplore l'appel à un sous-traitant pour la gestion de l'équipe de médiatrices : l'agence privée qui les emploie n'étant pas une structure d'art contemporain, elle manque, selon ses mots, « de considération pour l'engagement, la réflexion et l'auto-apprentissage permanent qu'implique la tâche de médiatrice[3] ». Sa proposition invite ainsi à revoir le statut des employées afin qu'il soit en accord avec les positions politiquement engagées de l'institution. L'artiste montre enfin le travail qu'il reste à accomplir pour en arriver à un traitement plus équitable des salariés, et ce, quel que soit le secteur.

L'exposition *Ressources humaines* redonne ainsi un visage aux personnes qui se cachent derrière une expression anonyme, symbole d'un monde où les employés sont devenus interchangeables. À l'heure où les débats sur la refonte du Code du travail négligent l'humain derrière l'employé, envisageant le travail sous l'angle du rendement et du profit, le changement de point de vue est salvateur.

1. Note d'intention de la commissaire : http://www.fraclorraine.org/media/pdf/PRESSE-RessourcesHumaines-Mai17.pdf.
2. Acronyme de Working Artists and the Greater Economy, le mot « wage » signifie aussi salaire horaire. L'organisation basée à New York milite pour que les artistes soient systématiquement rémunérés pour leur travail.
3. Texte de Joshua Schwebel accompagnant la lettre non ouverte qu'il adresse à l'attention de la future directrice ou du futur directeur du Frac pour l'œuvre *Médiation Culturelle* (2017).

Mélodie Boubel est auteure et éditrice indépendante. Elle est diplômée d'une maîtrise en histoire de l'art, de l'architecture et du patrimoine, obtenue à l'Université de Strasbourg, au cours de laquelle elle a fait porter ses recherches sur la pratique de Phyllida Barlow. Elle fait partie du comité de rédaction de *Gros Gris*, revue thématique qui édite les travaux de jeunes artistes, et elle collabore aux catalogues d'exposition de la Galerie le Point Fort.